



*Ce n'est pas la première réalisation qui est extraordinaire,
ce qui sort de l'ordinaire c'est de réitérer l'exploit.*

À la perspicacité des mots et l'amour inconditionnel de l'écriture imparfaite.

Mardi 12 juillet 2016,

Sa respiration saccadée m'empêchait de réfléchir.

Je comprenais au fond de moi ce qui était en train de se passer, mais, comme une panne de cerveau, l'information ne descendait pas jusqu'à mes membres pour déclencher la résistance de survie.

Tétanisée, mes hurlements se faisaient en sourdine. Je pouvais sentir mon cœur se déchirer de l'intérieur. Je ne sais plus à ce moment si je criais dans ma tête ou si le commun des mortels pouvait m'entendre.

Comme un avion qui allait inévitablement se crasher, je recherchais autour de moi la bouée de sauvetage. Je n'en trouvais aucune.

Je revoisais le regard de ma mère quand mon père m'avait fait boire de son alcool... cette mélancolie, dans ce moment de joie, était-ce les prémices de ce que je vivais ?

Mes yeux s'étaient figés sur la photo de mariage de mes parents accrochée sur le mur de leur chambre. Je priais le ciel de détacher mon esprit de mon corps. Ce qui arrivait ne pouvait pas être réel !

Chapitre 1

Le journal de Mégane

Comme à l'accoutumée, le sommeil s'invite au moment où on l'attend le moins. Qui voudrait, en période de vacances, être attiré dans les bras de Morphée avant minuit ?

Pas moi ! Mais ce soir encore, mon corps me lâchait malgré la résistance...

Ce n'est qu'au petit matin que je m'étais rendu compte que mes ambitions de la veille n'avaient produit aucun fruit.

Décidée, je prenais place sur la chaise de bureau que mon père venait d'installer dans ma chambre. Moins confortable que le lit, je réussirai peut-être à commencer à rédiger mon journal...

Samedi 03 octobre 2015,

Cette année était l'année avec un grand A. Je devais atteindre la majorité, mais surtout obtenir, j'espérais, mon baccalauréat.

Oups ! Il faudrait bien que je présente qui tient le journal.

Moi, *Mégane Bathy*, je tiens ce journal depuis Brazzaville, au cœur des rues de Poto-Poto. Un coin de la ville réputé cosmopolite où

nous nagions dans la diversité des mœurs et la disparité des acquis sociaux.

Grâce aux faveurs du ciel, je n'ai pas les options déscolarisées, jeune fille-mère, proies des riches pervers... et toutes ces caractéristiques collées aux filles de nos quartiers dits populaires.

Je viens d'une cellule familiale que l'on pourrait qualifier de bien construite avec des parents pourvoyeurs de bien plus que le minimum.

Et, comme dans chaque famille, le tableau externe idéalisé n'est pas toujours le reflet de la réalité. Mon père, Thomas BATY, contribuait fortement à assombrir le tableau familial.

Toujours absent, il savait faire de sa présence une attente inlassable à son prochain départ. Touché par le vice des jeux d'argent sous prétexte de détente, mon père s'enfonçait chaque jour un peu plus dans cette addiction.

Bien heureusement, on pouvait compter sur ma mère Julie pour rééquilibrer le décor. Mais aussi mes deux adorables petits frères Ted et Axel.

Et moi, qui baignais dans cette famille dans mon rôle de fille aînée et sœur aimante.

Révant d'indépendance, de réussite et d'amour, ma vie semble être une passable routine dont la quête de la réussite au baccalauréat venait rajouter un goût d'aventure.

Ce diplôme est pour l'heure le Saint Graal de ma vie.

Avec Sonia, l'une de mes meilleures amies et voisine de Poto-Poto, nous nous sommes fait la promesse de décrocher ce diplôme.

« MÉGA NE !!! »

- *Où, maman, j'arrive !*

En descendant les escaliers à grande vitesse, elle me crie :

- *Tu crois peut-être que la vaisselle va se faire toute seule ? Ma maison n'est pas un restaurant.*

L'heure de la corvée avait sonné et Cheffe Julie ne faisait pas de cadeau. Elle rajouta :

- *Et puis, n'oublie pas de doucher tes frères !*
- *Mais maman, je...*
- *Bonne journée.*

Le débat était clos avant même d'avoir commencé. Sacrée madame, ma mère !

Mon sort était tel que nous ne jouissions pas du privilège des dames de ménage et tout le collectif du personnel de maison, comme certains. Ma mère se tuait à la tâche et ne me laissait aucunement le choix de l'oisiveté. Que peut-on dire de nos sorts à part les assumer ?

Une fois la vaisselle faite, j'allais faire prendre le bain à mes petits frères. J'aurais pu râler jusqu'à demain, mais la vérité, c'est que je m'exécute toujours aux ordres de ma mère.

Nos journées passaient aux rythmes des bruits qui nous parvenaient de la grande rue transformée en marché. Où les magasins se succédaient sans effort d'originalité.

Dix boutiquiers pouvaient se suivre et vendre le même tissu de pagne wax. Bien sûr, ils trouvaient toujours leurs clients. Au prix du calme des riverains et du légendaire appel à l'achat « *Mama kota pona* ».

Les soirs n'étaient pas moins bruyants, la musique des restaur-bars prenait le relai sur le bruit du marché et celui de la circulation moins dense. Même le dimanche, nous ne connaissions pas le calme, les églises de réveil nous réveillaient à coup de prière, dite de combat dans les micros branchés aux baffles dans la rue. Celles-ci rivalisaient aisément avec l'appel à la prière du vendredi provenant de la grande mosquée du quartier. Poto-Poto vivait de jour comme de nuit sous un rythme bruyant sans intermission.

Cette nuit, un bruit singulier avait réussi à me sortir de mon profond sommeil, je peinais à ouvrir les yeux, pensant rêver...

C'était lui, le fameux, monsieur mon père qui rentrerait, pas moins ivre que la veille.

- Mégaue ma joie, mon cœur, ma fleuruer, tuu tu es belle ma petite fille, comme tu ressembles à ta mère... où est-elle ? Julie ? JuuuLiié, Juiiiiiiiié Fleurs... femme où es-tu ? Juuu juiiiiiiiié juu...
- Doucement papaa, tu vas réveiller les petits, va te coucher !
- Mais qui dort ? Julie des petits... tu as des petits ?

Je n'avais pas pu le convaincre de monter dans sa chambre. Si un ventre affamé n'a point d'oreilles, alors qu'en est-il d'un homme ivre ?

Il s'était littéralement écroulé dans le canapé.

Bienveillamment, je l'avais couvert d'un drap avant de monter retrouver mon lit.

Je pouvais enfin dormir, le dernier bébé de la famille était rentré.

*
*
*

La nuit fut courte, mais le dernier jour de vacances n'avait pas hésité à se lever.

Ce n'était pas comme si on l'attendait. Cette journée annonçait le début du rallye.

Et quand je pensais rentrée des classes, le sentiment qui m'anime le plus est la curiosité. Celle de voir ce que nous réserve cette dernière année de lycée.

À l'horizon encore flouté, je savais qu'il fallait la vivre à fond. Il paraît que nos années lycée et universitaires sont les meilleures années de nos vies. Elles sont marquées d'une part d'innocence et d'autre part, de beaucoup d'insouciance. Deux ingrédients qui se raréfient en grandissant, ce qui diminue la brèche de bonheur offerte par la vie.

Après la corvée quotidienne accomplie, j'avais réussi à arracher ma permission de sortie.

Pressée de sortir, Ted me retint :

- *On te revoit quand ?*
- *Très vite !*
- *Je peux venir avec toi ? s'il te plaît... me suppliait-il.*

Je fis quelques pas en arrière pour lui faire un bisou.

- Prochainement, promis, on fera une petite balade. Je te ramène des biscuits Noël, veux-tu ?

Cette promesse de biscuit lui arracha un sourire. Axel et Ted étaient si corripibles que j'usais souvent de cette stratégie pour les convaincre.

Ma permission durement arrachée à coup de corvée, je comptais bien en profiter. J'allais rejoindre Sonia sans tarder.

Être à la même école avait été une belle coïncidence, mais c'est le voisinage qui avait resserré nos liens. Il y a quatre ans, Sonia et sa famille s'étaient installées dans le quartier et leur venue n'était pas passée inaperçue. Les voitures de Monsieur DIOMI défilaient dans les étroites rues de Poto-Poto, frôlant certains étalages et émergeant de nombreux fêrus de luxe. Guy DIOMI avait commencé par attiser la curiosité puis avait réussi à dompter les cœurs par sa générosité. Les nombreux billets de mille francs CFA satisfaisaient la marmaille qui avait pris pour habitude de camper devant son portail à chacune de ses sorties. Ce qui lui avait valu le surnom de « G.D Boss ».

Seulement, il ne fascinait pas que les jeunes hommes et les jeunes femmes. Les femmes décidaient à tour de rôle de tenter leur chance. Qui était ce riche homme célibataire vivant uniquement avec ses deux enfants ?

Nombreuses y projetaient leurs saluts, une sortie de la misère qui passerait par le statut de « Madame DIOMI », la femme du patron de la G.D Holding.

- *Tu n'imagineras jamais ce qui se passe Meg' !* Me dit Sonia en sortant toute excitée de chez elle.

Intriguée, j'en ai oublié la remontrance que j'avais prévu de lui faire à cause de son retard.

- *Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?*
- *Non c'est la fin du monde... se prenant la tête entre les mains.*
- *C'est vrai que la fin du monde n'a été que chimère en 2012, mais ce n'est pas une raison. Les Mayas ont-ils fait une autre prédiction ?*
- *Non, je ne te parle pas des Mayas, mais de Frédéric !*
- *Rien de grave j'espère ?* rétorquais-je tentant de calmer tous mes sens en alarme rien qu'à entendre ce prénom.
- *C'est une question d'angle de vue.*
- *Allez Sonia...*

J'avais le cœur qui battait à cent à l'heure, mes mains s'humidifiaient de plus en plus... C'est l'effet Frédéric.

- *Bon voilà, mon père a décidé qu'il ne poursuivra pas sans son bac.*
- *Poursuivre quoi ?*
- *Sa carrière sportive, Meg, essaie un peu de suivre ! Son club veut le faire signer en France pour qu'il devienne le prochain Mohammed Ali.*
- *C'est plutôt une bonne nouvelle ou je me trompe ?*
- *Je vois que tu ne veux rien comprendre. Sans bac, pas de signature... et le bac se prépare dans un lycée, celui-ci s'appelle Camara Laye ! FRÉ-DÉ-RI-C sera avec nous au lycée, tu te*

rends compte ? Et il fallait qu'il choisisse en plus de passer un bac général scientifique. Il y a de fortes chances que l'on soit dans la même classe. Maintenant, tu comprends mieux ?

Elle avait parlé d'un trait, retenait à peine son souffle.

- *OK, c'est la fin du monde... capitulais-je.*

Oui, je dois l'avouer, j'avais le béguin pour le frère de mon amie et elle le savait.

Nous avions l'habitude de nommer tous les événements hors de notre contrôle comme étant « la fin du monde » et cet événement échappait sans doute à notre contrôle. Nous ne l'avions pas prévu !

Dès le début de notre amitié, Sonia avait remarqué ma timidité paralysante à chaque fois que je me retrouvais en face de son frère.

Au départ, j'avais pu m'esquiver en prétextant que sa carrure m'intimidait. Après tout, quand on avoisine les deux mètres tout en étant un sportif, on ne pouvait que faire peur. Mais cette excuse n'a pas duré, Sonia n'étant pas dupe. Elle n'a pas mis longtemps à ôter le voile.

En plus de garder ce secret pour elle, Sonia en a fait un sujet de raillerie plutôt que de se braquer sans que cela ne devienne un sujet de gêne ou un frein à notre amitié. On savait toutes les deux que même dans nos rêves les plus fous, rien ne pourrait jamais se passer entre Frédéric DIOMI et moi. L'histoire était aussi impensable qu'improbable.

Je ne l'aurais jamais approché et lui me regardait à peine quand j'arrivais à sortir un timide « bonjour » en face de lui.

Frédéric n'était pas seulement influent par sa carrure, il l'était aussi dans son rôle de grand frère. Autoritaire, Sonia savait que l'avoir dans le même lycée signifiait sans doute qu'elle perdrait une partie de sa liberté. Et pour moi, c'était l'éventualité de côtoyer plus souvent la personne qui me mettait dans un état de pure gêne, un état second.

La nouvelle était tombée, je continuais de marcher, mais tout ce que Sonia me racontait par la suite survolait mon esprit. J'étais captivée par l'idée d'être dans le même lycée que Fred, mon petit amoureux ou plutôt mon grand amoureux secret.

- *Hey, tu pourrais voir où tu mets les pieds ? s'écriait Sonia.*
- *Désolé, la fin du monde occupe mon l'esprit.*
- *Oh ça l'est pour moi aussi. Tu sais comme il est Frédéric, il aura l'œil sur moi comme un radar. Je n'aurai plus de vie.*
- *Cela veut dire qu'il faut dire au revoir à nos sorties chez vieux Kitos.*
- *Non, ça, jamais. Il faut qu'on trouve un moyen de lui échapper,* répondit Sonia avec ardeur.
- *En attendant, nous ferions mieux de le dégyster aujourd'hui. De plus, cette histoire n'a pas fait que vider mon corps de toute énergie, mon estomac aussi.*

Reconnu dans tout Poto-Poto, « vieux Kitos » était le boutiquier-restaurateur star du coin. Il se trouvait à mi-chemin entre le lycée et notre rue.

Nos estomacs nous avaient dirigés vers lui. Cet éternel porteur de joie savait nous faire voyager culinairement, mais aussi nous faire rire avec les anecdotes de son pays natal : la République démocratique du Congo.

C'était la énième fois qu'il nous racontait l'histoire de son voisin qui avait réussi à perdre sa femme dans le marché. Pourtant, à chaque fois, nous rigolions comme au premier récit. Mais aujourd'hui, vieux Kitos avait du mal à nous arracher un sourire.

- *Mégane, aujourd'hui, le soleil ne s'est pas levé pour toi ? Ajoute un supplément de coupé-coupé* (viande de bœuf fumée et coupée en petit morceau) tu verras... le sourire va revenir.*

Un sourire pour le calmer, c'était tout ce que j'ai pu lui offrir en guise de réponse.

J'avais même perdu toute impatience pour la fameuse rentrée scolaire. Celle-ci était remplacée par une sorte de crainte. Qu'est-ce que je n'aurai pas donné pour une semaine de plus de vacances finalement ? Non, je ne voulais pas me reposer, mais me préparer mentalement à devoir côtoyer de près Fred...

Dans un élan de révolte, je me souvenais qu'il ne m'avait jamais remarqué, jamais accordé le moindre intérêt et pourquoi cela changerait-il ? Je pourrais toujours camoufler mon amour pour lui comme je le faisais depuis quatre ans. Ça ne doit pas être aussi dur, j'ai toujours réussi jusqu'à présent.

Avec Sonia, on avait mangé, très peu parlé et beaucoup marché.

Je rentrais chez moi dans une silencieuse nonchalance.

Dimanche était le jour du Seigneur, jour sans alcool. Telle était la devise de mon père proclamée comme un acte de foi. C'était le

seul jour de la semaine où, dans sa sobriété, mon père semblait vouloir rattraper son absence de la semaine.

Je voulais esquisser ses allures de père attentionné quand je lui disais rapidement bonjour.

- *Salut pa'*
- *Tu vas bien ? Tu n'es jamais à la maison...*

Je suis déjà plus à la maison que toi papa. C'est ce que j'aurais souhaité répondre, mais le respect qui lui était dû m'en empêchait. Je ne répondis pas.

- *Ton père te parle et tu ne réponds pas ? intervenait ma mère que je n'avais pas vue surgir dans le salon.*
- *Désolé papa.*

Comme d'habitude, j'avais beaucoup de mal à comprendre comment ma mère s'arrangeait pour toujours défendre mon père. Elle lui voulait loyauté et ce, peu importe son agissement. Son rôle de père était difficilement assumé et je suppose encore moins celui de mari. On avait beau penser que nous, les enfants, ne voyons rien... mais si, je voyais toutes ses larmes refoulées à chaque fois que ma mère abdiquait face à l'attente du moindre geste d'affection de la part de son mari.

Maman, cette femme forte, souffrait au fond d'elle et devait certainement avoir ses moments de faiblesse. Elle ne se plaignait jamais et défendait toujours son mari. C'est donc cela l'amour ? Ou la définition de la loyauté dans le mariage ?

Je prierais le Bon Dieu qu'elle soit toujours là, aussi longtemps que possible, car sans elle, ce serait le chaos total. Je ne connaissais personne avec un sens du sacrifice aussi grandiose. C'est bien l'une des choses dont je suis le plus sûre, elle sacrifierait tout pour sa famille.

Du haut de mes dix-huit ans ou presque, j'analysais les choses avec une philosophie qui m'était propre. Je peux paraître singulière pour certains, mais à chacun ses lunettes avec lesquelles il perçoit la vie.

À travers mon journal... je vous prête les miennes.

Vous voilà dans la peau de Mégane.

Chapitre 2 :

La rentrée scolaire

Le soir venu, je m'attelais à préparer mes affaires pour le lendemain : sac, cahiers, classeurs, livres, trousse, règle... Cette année, la promesse était à la discipline. Ce bac, il fallait le décrocher.

Sonia disait que sa cousine Merlene, en Europe, n'apporte même pas de sac à l'école, un ordinateur est dédié à chaque élève et ils tapent directement les cours. Ce que je n'ai pas vu, je ne peux pas croire. Sinon pour qui fabrique-t-on ces cahiers ?

Mes pensées s'évadaient à imaginer comment vivaient les écoliers d'autres lieux et, malgré ces longs voyages imaginaires, le sommeil ne venait toujours pas.

Il m'était difficile de nier l'anxiété du premier jour en classe de terminale sous l'œil de mon amour secret, ce qui m'empêcha de trouver le sommeil.

Mais il me fallait aller chercher ce Morphée caché derrière une multitude de moutons à compter.
